LE GROUPE RADICAL UNITIF

Le groupe du parti républicain radical et radical-socialiste, autrement dit le groupe radical unitif, s'est réuni ce matin, sous la présidence de M. Thalamas (Loir-et-Cher). Voici le procès verbal qu'il a communiqué :

« Il a été décidé de ne opposer aucune concurrence à celle de M. Deschanel, et de soutenir à la vice-présidence provisoire la candidature de MM. Rabier et Augagneur.

« Une discussion générale s'est ensuite engagée sur la situation politique. Trois ordres du jour ont été proposés par M. Maginaudé, Cocaldi et Jacques-Louis Dumesnil ».

L'ordre du jour Dumesnil a été adopté à l'unanimité. En voici le texte :

« Le groupe du parti républicain radical et radical socialiste affirme en vidonté de réaliser le programme du congrès de Pau. Il adresse l'expression de sa sympathie et de sa confiance au gouvernement. Il déclare qu'il ne soutiendra qu'un ministère s'appuyant sur une majorité exclusivement républicaine sans compromission avec la droite, les progressistes et la fédération des gauches. »

Ajoutons à titre de détail complémentaire que l'ordre du jour Maginaudé qui a été écarté comportait une affirmation explicite de la nécessité du retour au service de deux ans.

LA GAUCHE RADICALE

Le groupe de la gauche radicale s'est réuni au Palais-Bourbon, le 1er juin, à 10 heures et demie du matin, sous la présidence de M. Delcassé.

Soixante-cinq membres étaient présents. Le groupe s'est reconstitué. Une commission a été chargée de rédiger le programme qui sera incessamment soumis à la ratification du groupe.

Il a désigné M. Paul Deschanel comme candidat à la présidence de la Chambre, et M. Clémentel, comme candidat à la vice-présidence.

La commission chargée d'élaborer le programme est composée de MM. Delcassé, Clémentel, Cochery, Lauraine, Honnorat, Abel Ferry, Dessoye, Paul Morel, Combrouse, Maurice Maunoury, Abel, Pichery, Coyrard et Verlot.

La réunion avait été saisie d'une demande d'admission d'un certain nombre de membres de la gauche démocratique. Les mêmes membres demandaient qu'on modifiât le titre du groupe en appelant celui-ci gauche radicale et démocratique ou gauche républicaine radicale.

La réunion a repoussé toute modification d'un titre qui est consacré par un long passé, mais a décidé d'admettre tous les membres qui viendraient à adhérer à leur programme sous le titre ancien.

LA GAUCHE DEMOCRATIQUE

Un certain nombre d'élus anciens et nouveaux de l'union républicaine et de la gauche démocratique se sont réunis aujourd'hui sur la convocation de MM. Thierry et Drelon, et se sont constitués en groupe de la gauche démocratique. Ils ont nommé un comité directeur composé de MM. Thierry, Drelon et Seydoux. Le groupe a donné mandat à son comité directeur d'entrer en négociations avec les groupes voisins en vue d'arriver à la constitution d'un grand parti républicain pour la défense des principes essentiels qui ont réuni dans le pays la majorité des suffrages, notamment la défense nationale et les réformes électorales et fiscales.

LES REPUBLICAINS DE GAUCHE

Les républicains de gauche, ceux qui déclarent qu'ils ne sont ni lédérés ni unifiés, se sont réunis ce matin ; ils ont nommé leur bureau qui comprend MM. Thomson, Raymond, Dariac, d'Iriart d'Etchepare, Modeste Leroy.

Ils ont décidé de voter pour la présidence pour M. Deschanel qui appartient à leur groupe et de soutenir la candidature de M. Clémentel à la vice-présidence.

Trois autres séances ont eu lieu en vue de la recomposition ; du groupe progressiste sur l'initiative de M. Paul Beauregard ; de l'action libérale, sur convocation de M. Piou, et de l'union républicaine sur l'initiative de MM. Siegfried et Bignon.

LA SÉANCE

A 2 heures précises le roulement du tambour du 6e de ligne retentit. Le président d'âge, M. de Mackau, quitte les appartements de la présidence. Il est suivi des secrétaires d'âge le plus jeune. Ainsi s'ouvrent, par un traditionnel symbole, les générations successives.

M. de Mackau, qui porte allègrement ses quatre-vingt-deux ans, traverse d'un pas ferme les longs couloirs ornés de splendides tapisseries de la présidence. Il entre dans la salle noire de monde. Les bancs des députés et les tribunes sont complètement garnis. Il monte les marches de la tribune présidentielle et s'installe au fauteuil.

A deux heures un quart, M. de Mackau se lève et déclare la séance ouverte.

Prennent place, en conséquence, au bureau, comme secrétaires : MM. Georges-Théodore Le Bail-Maignen, né le 6 octobre 1886 ; Georges Chaigne, né le 10 octobre 1887 ; Raoul Anglès, né le 21 octobre 1887 ; René Reille-Soult, né le 10 février 1888 ; Pierre Forgeot, né le 10 mars 1888, et Pierre-Etienne Flandin, né le 12 avril 1889.

Le président déclare le bureau d'âge constitué.

D'une voix ferme, le président d'âge prononce le discours suivant :

DISCOURS DE M. DE MACKAU, DOYEN D'AGE

Mes chers collègues,

Ce m'est un grand honneur d'être appelé à saluer le premier l'Assemblée nouvelle issue du suffrage universel, à lui souhaiter la bienvenue et aussi le courage nécessaire pour faire face à la tâche écrasante qui va solliciter son activité.

Au terme d'une carrière administrative et parlementaire aussi longue, contemplant du rivage, dans la sérénité de l'âge et le désintéressement d'une vie qui s'achève, les enseignements du passé, — vous me pardonnerez de vous demander de les méditer quelques instants.

Ces enseignements éclairent singulièrement le devoir de l'heure présente, devoir auquel tous nous devons apporter un égal dévouement. La situation est en effet assez complexe pour que les uns et les autres, sans distinction de parti, nous nous réunissions dans une même préoccupation patriotique et que nous montrions qu'aux jours difficiles, la France est toujours une et résolue.

En examinant sans parti-pris les travaux des années antérieures, il est impossible de méconnaître que l'ardeur au travail n'a pas toujours suffi aux Chambres précédentes pour remplacer la préparation méthodique des lois et éviter les entraînements parfois généreux, mais souvent dangereux.

Le gouvernement, avec les nombreux services dont il dispose, possède seul les éléments indispensables à cette préparation nécessaire.

Gouverner et contrôler sont choses différentes ; les confondre, c'est créer l'anarchie.

Mais, pour gouverner utilement, appeler la confiance du dedans et du dehors, il faut non seulement la compétence chez ceux qui détiennent l'autorité, mais il faut aussi la stabilité et l'indépendance qui, seules, permettent de suivre un projet, de réaliser une réforme.

L'homme ballotté par la politique est impropre à cette tâche élevée mais ardue, qui nécessite la continuité de l'effort et la liberté de l'esprit.

C'est ainsi, mes chers collègues, que vos prédécesseurs ont été condamnés, chose sans exemple, à laisser inachevé le budget en cours.

Des réformes s'imposent irrésistiblement et pour une meilleure méthode de travail et pour la stabilité du pouvoir.

Notre honneur, le bon renom de la France l'exigent.

Ces réformes, vous voudrez les faire.

Vous appellerez à votre aide le règlement modifié de la Chambre, la Constitution même, s'il le faut.

Par ces deux réformes, prélude nécessaire de toutes les autres, de tous les progrès, vous aurez rendu au pays un immense service.

Appuyés sur une armée chaque jour plus instruite ; pratiquant une politique de liberté générale qui assure par l'union, par la paix intérieure et extérieure, aux confessions religieuses la liberté, au monde intellectuel, écoles et facultés, la fécondité du travail, à l'industrie, au commerce, son développement normal, à ceux vivant de leur labeur quotidien, la juste rémunération de leurs travaux, les vastes horizons vous seront ouverts ; et votre vieux président d'âge verra, au déclin de sa vie, avec une confiance grandissante, l'avenir que vous aurez assuré à cette France tant aimée, qu'à l'exemple de ses pères il s'est efforcé de servir, sous tous les régimes, à travers toutes les vicissitudes.

Après ce discours, le président fait connaître que quatre députés demandent des congés. (Rires et bruit).

Puis il est procédé au scrutin pour la nomination du président définitif.

Le scrutin est ouvert à 2 heures et demie et restera ouvert une heure.

M. Paul Deschanel est élu président par 401 voix.

Pour l'élection des deux vice-présidents, ont obtenu :

M. Clémentel, 288 voix ; M. Augagneur, 225 voix ; M. Rabier, 174 voix ; M. Messimy, 163 voix.

M. Clémentel ayant obtenu la majorité absolue des suffrages est proclamé vice-président provisoire. Il y a lieu de procéder à un second tour pour la 2e siège. Le scrutin est immédiatement ouvert. Le vote durera une demi-heure.

Le scrutin est clos à 5 h. 05. Après une nouvelle suspension de séance, le président fait connaître les résultats du second tour :

Sur 463 suffrages exprimés, ont obtenu :

M. Messimy, 213 voix ; M. Augagneur, 211 voix ; M. Rabier, 39 voix.

Il y a lieu de procéder à un troisième tour.

Le scrutin est ouvert immédiatement et comme le précédent il durera une demi-heure. Le scrutin est clos à 6 heures. Après une nouvelle suspension, le président fait connaître les résultats :

M. Messimy est élu vice-président provisoire par 236 voix contre 204 à M. Augagneur. (Manifestations diverses).

Le doyen d'âge invite M. Deschanel, président provisoire, à prendre place au fauteuil

DISCOURS DE M. PAUL DESCHANEL

M. Paul Deschanel remplace M. de Mackau et prononce l'allocution suivante :

« Messieurs et chers collègues,

« Le président provisoire vous exprime sa plus vive gratitude pour le témoignage de confiance que vous venez de lui donner. Il vous assure de son dévouement absolu et de sa complète impartialité. Sa tâche est limitée aux premières opérations de la vérification des pouvoirs. La loi constitutionnelle, en attribuant à l'Assemblée elle-même l'examen de l'élection de ses membres, l'a chargée d'une délicate mission ; en écartant de cet examen toute préoccupation de parti, en vous plaçant uniquement au point de vue de l'équité, vous vous créerez un premier titre à la reconnaissance de la nation. Pour moi, je me renfermerai dans ma fonction provisoire en remerciant au nom de la Chambre notre doyen et nos secrétaires d'âge : notre doyen, haut et droit comme sa vie, qui offre un si noble exemple de fidélité à ses convictions, et nos secrétaires d'âge qui nous apportent, avec le souffle nouveau et le charme de la jeunesse, lait d'expérience. Je prie nos jeunes collègues de vouloir bien m'assister jusqu'à la constitution du bureau définitif.

« Permettez-moi enfin, Messieurs et chers collègues, d'exprimer le vœu que la Chambre, par de bonnes méthodes de travail dont nous aurons l'occasion de reparler ici, réponde à la volonté de la démocratie républicaine en donnant à la Chambre plus de lores et plus de justice ».

Sur la proposition du président, la Chambre décide de se réunir demain dans ses bureaux pour examiner les dossiers des élections. De nouvelles réunions auront lieu également mercredi jusqu'à 4 heures. A ce moment la Chambre se réunira en séance pour statuer sur les dossiers d'élections qui auront été rapportés à ce moment.

La séance est levée à 6 h 20.

Mort de M. Henry Roujon

M. Henry Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux Arts, membre de l'Académie Française, a succombé ce matin, à 5 h. 45, dans son appartement de l'Institut, à la cruelle maladie dont l'issue — depuis plusieurs semaines — ne laissait plus d'illusion à personne.

Aucune disposition n'a pas encore été prise en vue des obsèques.

⁂

M. Henry Roujon, commandeur de la Légion d'honneur, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, membre de l'Académie Française, occupait dans les lettres une place très brillante.

Né à Paris, en 1853, il avait débuté, aussitôt conquis ses titres universitaires, dans la carrière administrative, au ministère de l'Instruction publique. Remarqué et protégé par Jules Ferry, Henry Roujon consacra ses loisirs à fréquenter les milieux littéraires et à écrire lui-mêmes des pages délicates où une précieuse érudition s'exprimait avec des tours élégants ; il en lia avec un de ses subordonnés, rédacteur au même ministère, qui devait devenir un maître écrivain : Guy de Maupassant.

Assidu aux réceptions de Mallarmé, familier de la maison de Leconte de Lisle, il noua des relations avec Anatole France, Auréliien Scholl et d'autres écrivains, dont le commerce devait développer son aimable éclectisme. L'œuvre personnelle d'Henry Roujon se disperse, tout d'abord, dans des articles, pour le plupart publiés par le « Temps » ; sous ce titre modeste : « En Marge », il s'intéresse à mille choses, dépensant sa verve, son humour, son dilettantisme, dans les sujets historiques et artistiques les plus variés. Ces articles, réunis par la suite, constituent un recueil des plus intéressants.

En 1896, Henry Roujon publiait un conte philosophique et pittoresque : « Miremonde », qui obtint, dès son apparition, le plus légitime succès. Cependant, sa carrière administrative se poursuivait ; il quitta le ministère, pour prendre, à la direction des Beaux-Arts, le poste que venait de laisser son ami Gustave Larroumet, nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Ce fut une direction très appréciée par les artistes et par les hommes de lettres ; Henry Roujon exerça ses fonctions avec autant de courtoisie que de discernement.

Nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts, en 1898, en remplacement du marquis de Chennevières, Henry Roujon, abandonnant, en 1903, la direction des Beaux-Arts, fut élu secrétaire perpétuel de la Compagnie à laquelle il appartenait ; il succédait, cette fois encore, à Gustave Larroumet, son prédécesseur à la direction des Beaux-Arts, qui venait de disparaître.

La carrière académique d'Henry Roujon, devait être couronnée en 1911, par son admission à l'Académie Française ; il y entra le 16 février, l'important au troisième tour de scrutin sur MM. Hallayes et Anatole Leroy-Beaulieu, qui brigualent, comme lui, le fauteuil de M. Barboux.

Henry Roujon était le plus jeune des secrétaires perpétuels de l'Institut.

DERNIÈRE HEURE

NOS DÉPÊCHES

Le Président de la République EN BRETAGNE

Discours de M. Poincaré

Après M. Cazalet, le Président de la République se lève à son tour et prononce un discours que l'assistance écoute avec recueillement avant de faire crépiter ses applaudissements.

— Comment laisserai-je échapper, dit-il, une seule occasion de me trouver au milieu de cette jeunesse ardente et vigoureuse, qui incarne les espérances de la patrie ?

Voilà quarante ans que votre union a commencé son œuvre et, en quarante ans, cette œuvre n'a rien perdu de son utilité nationale. Les blessures qu'avait reçues la France étaient alors saignantes et tout le monde sentait l'impérieuse nécessité de préparer pour l'avenir au pays des défenseurs robustes et intrépides.

Depuis lors, des générations nouvelles sont venues ; elles n'ont connu que les bienfaits de la paix ; elles ne savent rien de la guerre que par les livres ou par les récits des anciens ; mais l'histoire est là pour leur apprendre que les nations qui s'endorment dans une sécurité apparente se réveillent trop souvent dans l'humiliation ou dans la défaite. La France ne veut pas être exposée à subir la loi de l'étranger ; elle est formement pacifique, mais elle entend sauvegarder son indépendance, ses droits et son honneur.

Il lui faut, pour les défendre, une armée composée de gros effectifs et rapidement mobilisable ; il lui faut aussi des troupes instruites, exercées et entraînées. Votre Union, Messieurs, a toujours été pour cela armée une excellente école préparatoire.

« Faites-nous des hommes, disait le général Chanzy à votre huitième fête fédérale faites-nous des hommes, nous vous ferons des soldats ». Ce n'est pas à vous, Messieurs, de faire des soldats, mais vous faites des hommes, des hommes que vous accoutumez au plein air, aux exercices, aux fatigues salutaires ; des hommes à qui vous donnez le goût de la gymnastique, du tir, de la natation, de l'escrime, de tout ce qui assouplit le corps, de tout ce qui lui procure la santé, la force et l'agilité.

Et ce ne sont pas seulement des qualités physiques que vous développez dans la jeunesse : ce sont aussi des qualités morales : patience, sang-froid, tempérance, courage et discipline.

Une enthousiaste ovation est faite à l'orateur. Tous les gymnastes qui participent au banquet l'acclament avec une juvénile ardeur et c'est au milieu de leurs applaudissements ininterrompus que le Président de la République quitte le Pavillon des Lices pour se rendre à l'Hôtel-Dieu, qu'il doit visiter avant d'aller assister au Champ de Mars, aux mouvements d'ensemble de tous les gymnastes et au Carrousel militaire organisé par le 24e dragons et le 13e hussards.

A L'HOTEL-DIEU

Sur tout le parcours du Pavillon des Lices à l'Hôtel-Dieu, la foule est très dense et ne cesse d'accueillir chaleureusement le Président de la République.

Au seuil de l'Hôtel-Dieu, M. Poincaré est reçu par les membres de la Commission administrative et le personnel médical ; le temps dont il dispose lui permet seulement de visiter deux salles. Il se retire en félicitant les médecins, les internes et les infirmiers de l'excellente organisation qu'il a constatée et il se rend au Champ de Mars où l'attend M. Cazalet, entouré des membres de la Commission permanente de la Fédération ; à trois heures, les gymnastes commencent à exécuter, avec un ensemble d'une admirable précision, les mouvements qui révèlent leur souplesse et leur force.

La fête des gymnastes

En se rendant au Champ de Mars, le Président de la République passe par la rampe de l'Est et s'arrête devant le monument élevé à la mémoire des Bretons morts en 1870 ; il traverse le terrain et s'avance entre une double haie formée par les délégués de toutes les sociétés de gymnastique, groupées chacune autour de son drapeau — 300 drapeaux. — La foule énorme qui se presse fait une ovation prolongée à M. Poincaré qui gagne la tribune officielle, tandis que les musiques exécutent la « Marseillaise ». Les gymnastes exécutent leurs brillants mouvements ; c'est ensuite au tour du 24e dragons et de 13e hussards à se faire admirer dans un carrousel du plus joli effet.

La remise du drapeau

Rennes, 1er juin.

Le Président de la République remet au maire de Rennes le drapeau de l'Union ; en la lui présentant, il prononce les paroles suivantes :

« Monsieur le président,

« Messieurs,

« Votre drapeau fédéral ne peut être remis à des gardiens plus sûrs que ceux à qui vous le confiez aujourd'hui.

« Le nom de Bretagne est synonyme de droiture et de fidélité.

« Il m'est particulièrement agréable de penser que ce sont des enfants de cette loyale et fière province qui viendront, l'an prochain, apporter cet emblème à mes compatriotes lorrains.

« Ils trouveront là-bas des Français qui leur rassemble comme des frères et qui les accueilleront avec enthousiasme.

« La Lorraine, à son tour, verra flotter vos trois couleurs et le drapeau de l'Union, en traversant ainsi la France de l'Ouest à l'Est, après l'avoir déjà plusieurs fois traversée du Sud au Nord, apparaîtra comme le symbole de l'indivisibilité nationale et comme le lien sacré qui unit tous les cœurs français ».

Toutes les sociétés de gymnastique défilent ensuite devant le chef de l'Etat et le drapeau fédéral.

Le Président de la République, après avoir remis quelques premiers prix, a quitté la fête fédérale de gymnastique au milieu des chaleureuses ovations de la foule qui se pressait sur le terrain des concours et dans les tribunes. Sur tout le parcours du Champ de Mars à la gare, le Président a été acclamé vivement. A la gare, le Président a été salué par les personnalités civiles et militaires. A 6 heures, le train présidentiel quittait Rennes.

LE NAUFRAGE DE L'"EMPRESS OF IRELAND"

LE RAPPORT DU CAPITAINE ANDERSEN

Londres, 1er juin.

Dans son rapport qui vient d'être publié, le capitaine du « Storstad », M. Andersen soutient qu'il ne fit pas machine en arrière après la collision.

Le capitaine dit notamment :

« L'« Empresse » fut d'abord vu à bâbord du « Storstad ». Nous pouvions apercevoir son feu vert de tribord. Donc, d'après les règles de la navigation, il nous donnait le droit le passage. La route de l'« Empress » fut ensuite changée pour lui permettre de nous passer. Peu après le brouillard enveloppa d'abord l'« Empresse » et ensuite le « Storstad ».

Les signaux de brouillard furent échangés, puis les machines du « Storstad » ralentirent. Notre route resta le même. La sirène de l'« Empress » se fit entendre à bâbord et le « Storstad » lui répondit ; puis l'« Empress » fut entrevu tout près de l'avant du « Storstad » à bâbord ; il montrait ses feux verts en marchant à une vitesse considérable.

Nous fîmes immédiatement machine en arrière et notre marche en avant avait été arrêtée au moment de la collision. »

Le capitaine Andersen déclare avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour recueillir les naufragés.

ON RETROUVE CINQ PASSAGERS VIVANTS

Montréal, 1er juin.

Les recherches faites sur les lieux de le catastrophe ont permis de repêcher 250 cadavres, ainsi que quatre hommes et une femme qui étaient encore vivants, mais avaient perdu connaissance.

L'enquête sur la catastrophe est ajournée pour une semaine.

Le paquebot « Lady-Grey » est arrivé à Québec ; il avait à son bord 186 cadavres repêchés sur les lieux du sinistre.

Le petit-fils du Lieutenant-colonel du Paty de Clam tombe du train

Chalons-sur-Marne, 1er juin.

Le petit-fils du lieutenant-colonel Du Paty de Clam, un enfant de quatre ans, a été, aujourd'hui, victime d'un accident mortel qui s'est produit dans les circonstances suivantes : l'enfant, qui voyageait en compagnie de son père, capitaine au 16e bataillon de chasseurs à pied, s'appuyait contre le portière du compartiment lorsque cette portière s'ouvrit. Le malheureux garçonnet roula sur la voie. Le train s'arrêta aussitôt et l'on se porta au secours de l'enfant. Tous les soins furent inutiles ; le petit avait été tué sur le coup.

La crise ministérielle

Les combinaisons

Il serait prématuré de donner des indications sur les collaborateurs auxquels M. Viviani compte faire appel si, comme il est probable, il reçoit la mission de former le cabinet. Cependant, dans les couloirs de la Chambre, on prétait à M. Viviani l'intention d'offrir le portefeuille de la guerre à M. Delcassé. M. Viviani se réserverait le ministère des affaires étrangères. Pour les finances, on parle de M. Noulens ou de M. Peytral. Il ne serait pas impossible que M. Viviani demandât à M. René Renoult de conserver son portefeuille ; on assurait en outre que M. Viviani offrirait un portefeuille à M. Albert Sarraut et, dans l'hypothèse de l'acceptation de ce dernier, on disait qu'il serait remplacé au gouvernement général de l'Indo-Chine par M. Augagneur.

NOUVELLES PARLEMENTAIRES

M. MESSIMY DONNE SA DEMISSION DE VICE-PRESIDENT DE LA CHAMBRE

Paris, 1er juin.

On annonce dans les couloirs de la Chambre que M. Messimy vient d'aviser le président de la Chambre de son intention de lui adresser sa démission de vice-président. Il se confirme que M. Messimy aurait démissionné.

LES INTERPELLATIONS

Paris, 1er juin.

M. Georges Berry, député, a déposé une demande d'interpellation sur la réforme fiscale et sur les mesures que compte prendre le gouvernement pour réaliser des économies.

Paris, 1er juin.

M. Bouyssou, député des Landes, vient d'adresser au Président de la Chambre une lettre l'informant qu'il interpellera M. le Garde des Sceaux, sur la publication du réquisitoire de M. Lescouvé ; il demandera, en même temps, quelles mesures il compte prendre contre le magistrat qui l'a rédigé, car ce document aurait publié n'est pas un acte judiciaire, mais un pamphlet politique et un acte de partisan.

LA DECLARATION DU PARTI SOCIALISTE

Paris, 1er juin.

La sous-commission composée de MM. Guesde, Jaurès et Vaillant, nommée par le groupe socialiste, a arrêté cet après-midi les termes de la déclaration du parti que nous publions à titre documentaire.

Ce manifeste dit tout d'abord qu'il est nécessaire de fortifier, par le propagande, l'éducation de la conscience socialiste ; le groupe, poursuit le document, donne son approbation entière à l'œuvre commencée à Berne et à la résolution unanimement adoptée à Bâle, par le comité franco-allemand. Il félicite les socialistes du Reichstag d'avoir déclaré, notamment dans un récent débat, que le rapprochement de la France et de l'Allemagne serait d'autant plus aisé et profond que l'Alsace-Lorraine serait dotée d'un régime plus libéral et d'une autonomie plus complète.

Parlant du programme de réforme, le manifeste socialiste s'exprime ainsi :

« Le groupe est décidé à écarter toute combinaison qui diminuerait l'indépendance de son action ; il est également résolu à soutenir tout effort de réformes sérieuses et sincères et à retourner les assauts que la réaction donnerait à cette politique. Partisan plus que jamais de l'idée de la nation armée, le groupe combattra tout Ministère qui se refuserait à promettre et à préparer le retour au service de deux ans, par une organisation plus rationnelle et plus efficace de la défense nationale ; il exigera aussi la réforme fiscale par l'impôt général et progressif sur le revenu et sur le capital avec déclaration contrôlée. Il est convaincu de la nécessité de la réforme électorale par la proportionnelle. A ce sujet, il importe d'arracher au Sénat son vote absolu pour restituer au suffrage universel sa souveraineté. C'est à cette politique que le groupe socialiste au Parlement donnera leur son efforts

Le tourquennois Vermeulen gagne un match pédestre

Paris, 1er juin.

Aujourd'hui et en lieu au Palais des Sports, le match pédestre Kolsermaine (Flandres), contre Vermeulen (Français). Le Tourquennois Vermeulen a été vainqueur par 150 mètres, sur une distance de 10 kilomètres. Dans la demi-heure Vermeulen avait couvert 9 k. 566.

Feuilleton du 2 juin 70

Cocorico

Grand Roman Patriotique

DE

R. FLORIGNI ET CH. VAYRE

— Elle ne dura pas longtemps. Quelques jours après, je fis la connaissance d'un chimiste de passage, un israélite, qui, ayant causé avec moi, s'aperçut que j'étais plus instruit que mon métier ne semblait l'indiquer. Il ne s'enquit pas des motifs qui m'avaient amené à accepter cette place mais, devinant quelque mystère qui me faisait désirer garder l'incognito, il résolut d'en profiter, et m'offrit d'entrer à son service comme homme de confiance, et en besoin comme secrétaire. Il habitait Berlin, où il tenait un bureau de placement. Il se nommait Zébu !

— Zébu ! s'écria Hélène, je le connais... c'est-à-dire je connais sa maison. C'est de cette agence que j'ai trouvé à me [illegible] au service de [illegible] qui s'appelait alors [illegible] Oui, oui, ma petite Hélène, et je ne vous le dis pas les zèbre, ils étaient aussi [illegible] de Kharkoff, de Varsovie, et que [illegible] Chez l'anberginie, en [illegible] avec convoitabilité [illegible] et [illegible] mourri, puis je répétais parmi [illegible] politiques. Chez les Zébu, j'étais logé et nourri, — c'étaient eux mes gages, — mais logé dans une mansarde et nourri misérablement.

» Le sort enfin cessa de s'acharner après moi. Un matin, les Zébu étant absents, j'ouvrai la porte à un jeune homme d'allure distinguée, fort élégamment vêtu et qui paraissait en proie à une sombre mélancolie.

« C'était un riche lord anglais, du nom de Falkland, qui, ayant vu dans la rue l'enseigne du bureau de placement, avait fait arrêter la voiture qui le conduisait à la gare, pour venir chercher dans l'agence un compagnon de voyage immédiat pour le distraire de ses ennuis. Il n'était pas très fixé. Il voulait emmener quelqu'un tout de suite : dame de compagnie, valet ou secrétaire, peu lui importait.

« Je dis que les Zébu n'étaient pas là et le priai de revenir L'Anglais consulta sa montre et dit que le train partait dans une heure ; il accordait dix minutes aux Zébu pour revenir, lui offrir une personne et toucher ces livres sterling. Une idée folle me passa par la tête. Je m'offris au jeune lord.

« L'Anglais, qui ne m'avait même pas regardé, me toisa. Sans doute ma physionomie lui plut. Il prit dans sa poche les cent livres, me les remit en me disant : « Prenez que c'est vous qui avez trouvé l'homme, « voici l'A présent, venez. »

« Croyant rêver, je suivis mon nouveau patron. Il me fit monter dans une voiture chargée de malles, et nous partîmes. Je n'osai interroger lord Falkland, épouvanté de bonheur, redoutant de le voir changer d'idée. Je venais de gagner cent livres (De quoi revenir en France ! Mais je ne devais pas de sitôt avoir cette joie.

« Lord Falkland, entre deux bâillements, me demanda mon nom. Je lui répondis que je le lui dirai plus tard, étant obligé de le taire pour des raisons politiques Ceci agucha la curiosité de l'Anglais, qui oublia pendant quelques minutes de s'ennuyer.

« — Au moins, dit-il, pourais-je savoir votre nationalité, vous je présume que vous n'êtes pas Allemand.

« — Je suis Français.

« — Français ! Ah ! tant bien ! j'aime considérablement les Français.

« Il sourit... et recommença à bâiller. Arrivé à la gare, cet original me dit :

« — Nous voyagerons en première classe, naturellement, et vous êtes mon secrétaire. Nous allons en Russie.

« — Mais, fis-je, je n'ai pas de passeport. A la frontière...

« — J'ai plusieurs passeports sur moi, dit-il, dans le cas où j'aurais plusieurs personnes à faire voyager et avec des signalements différents. Vous répondrez au nom de Cobb Harry.

» Une heure après, nous étions installés dans un compartiment que le lord avait retenu.

« — J'ai réfléchi, dit-il dès que le train fut en marche, que vous n'étiez pas suffisamment confortable pour mon secrétaire et j'ai pris tout le compartiment pour vous permettre de vous transformer. Vous trouverez dans cette grande valise jeune un complet neuf et du linge. Nous sommes de la même taille. Transformez-vous. Ne remerciez pas. Ne dites rien. J'ai horreur des phrases inutiles

» J'obéis à la lettre aux prescriptions de mon sauveur, qui, tandis que je me transformais, — comme il disait, — regardait d'un air morose le paysage. Lorsque je fus prêt, je sollicitai l'attention de mon patron. Il me regarda distraitement, murmura :

« — All right ! Yes ! truly à gentleman !

« Et comme je ne savais que répondre, impatienté il saisit ces misérables vêtements et les jeta sur la voie. Je pris le parti de ne pas troubler ce mutisme. J'aurais bien voulu me sommer, dire ma vie, me faire connaître enfin ; mais ce neurasthénique Anglais, dès que j'ouvrais la bouche, me continuait au silence en laissant tomber d'une voix blanche ces mots :

« — Ne parlez pas. Le bruit me fatigue.

« Nous arrivons sans encombre en Russie. Nous n'avions pas échangé cinquante mots dans ce long voyage. Ma compagnie semblait agréer à l'Anglais ; je dis : semblait, car rien dans son attitude extérieure ne permettait indiquer qu'il fut heureux d'avoir près de lui, ce compagnon de voyage qu'il désirait tant.

« Nous allâmes ainsi, aussi muets pendant plusieurs jours, traversant les villes, séjournant à peine quelques heures dans les plus beaux hôtels, car l'Anglais, immensément riche, ne regardait pas à la dépense, ne se privait de rien. Il payait royalement, sans mot dire, sans vérifier.

« Le matin de sixième jour où nous étions ensemble, comme nous allions partir pour Saint-Pétersbourg, ville distante de quelques heures, nous étant arrêtés en route à plusieurs reprises comme je le l'ai dit, l'Anglais vint dans ma chambre de fort bonne heure. Il me dit :

« — Harry Cobb, je suis très content de vous. Combien désirez-vous gagner ?

« — Rien, dis-je. Mais je voudrais savoir ?...

« Vous n'avez rien à savoir. N'interrogez pas, cela me fatigue. Voici un chèque de mille guinées. Ah ! Cobb, nous n'allons plus à Saint-Pétersbourg, nous reverrons un peu sur pas pas. Nous allons en Suède. Les Russes m'ennuient. Voulez-vous, s'il vous plaît, donner des ordres?... Ah ! voici encore de l'argent pour les dépenses... Vous paierez, cela me fatigue. Quand vous n'en aurez plus, vous me préviendrez. Ah ! Cobb, je vous prie, payez toujours comme si vous étiez lord Falkland, ne discutez jamais.

» C'était la première fois que lord Falkland me tenait un aussi long discours.

« Je ne le ferai pas le récit pas mouvementé de notre voyage. La vie s'écoulait pour moi silencieuse, banale et monotone. Il fallait en finir. J'avais longtemps patienté et aussi parce qu'il me répugnait d'abandonner cet original qui m'avait rendu service. Mais je ne pouvais cesser de penser à tel et je me reprochais comme un crime ces voyages en compagnie de ce neurasthénique crispant, alors que peut-être la étais en danger et que tu comptais sur mon secours. Je n'y tins plus.

« A Copenhague, un soir après le dîner, j'accompagnai lord Falkland dans sa chambre. Il m'offrit un siège, et avant que j'ale ouvert la bouche :

« Harry Cobb, dit-il gracieusement, serez-vous disposé aujourd'hui à me dire votre nom et tous ce qui vous concerne ?...

« — Cela tombe à merveille, j'avais justement l'intention de vous demander enfin un entretien au cours duquel j'aurais la liberté de parler longuement.

« Lord Falkland sourit :

« — Parlez tant que vous voudrez, dit-il. A présent, je suis moins atteint de spleen. Je peux supporter ces discours.

« Je me rappelai la bonté de l'Anglais, et ne me fâchai point. Je lui racontai tout, Hélène... tout ce que lui et moi nous avions fait, et dans quel but. Je lui dis mes espoirs et mes craintes à ce sujet. J'avais à peine fini, que Falkland me demandait pardon de son égoïsme.

« — Mais je rachèterai ma faute, s'écria-t-il plein d'enthousiasme, je vous aiderai à retrouver miss Hélène, à punir ses ennemis, à rentrer en possession de vos papiers... Nous partirons dans dix minutes !

« — Pour où ?

« — Pour Paris d'abord ! Et puis nous irons en Allemagne ! Ma fortune est à votre disposition, mon crédit, mes amis ! Ah ! que je suis désolé et cependant heureux ! Serrons encore la main avec moi, vieil ami ! Hurrah ! hurrah ! pour miss Hélène.

« Il était guéri du spleen. Passionné pour nos aventures, il ne désirait plus qu'une chose, en prendre sa part. Ce riche oisif avait trouvé une source d'activité, une raison de s'intéresser à la vie en s'intéressant à toi...

« Nous partîmes le soir même. Tu sais la suite de l'histoire, puisque grâce à lord Falkland, je suis à Paris, près de toi. A ton tour de me dire ce qui t'est arrivé, ce que sont devenus les lameux papiers.

(*A suivre*).

BAPTÊME DELESPAUL-HAVEZ

OUVRE SOIGNEUSEMENT LE MEILLEUR

PAR SA QUALITÉ ET SA FRAICHEUR

98, rue Nationale, Lille

1658

Le « Progrès du Nord » et « L'Avenir de Roubaix-Tourcoing » répondent gratuitement, par la voie du journal, à toutes les questions concernant les accidents du travail, le droit, les usages locaux, la colonisation, etc..., etc....